

LE MYSTÈRE

DE

WESTFIELD

1854

---

PARIS. — TYPOGRAPHIE MOTTEROZ

31, RUE DU DRAGON, 31

---

# MYSTÈRE

# WESTFIELD

# Roman Américain

# PARIS

A. DEGORCE-CADOT, ÉDITEUR

70 BIS, RUE BONAPARTE, 70 BIS

Ä

# LE MYSTÈRE

DE

# WESTFIELD

---

## CHAPITRE I

### L'ORAGE

La nuit était noire.

Les sourds grondements du tonnerre se répercutaient au loin de montagnes en montagnes. Une pluie chaude tombait à torrents. Des sapins énormes se tordaient et se brisaient sous l'étreinte terrible du vent.

Par intervalles un éclair illuminait le paysage : à l'Est, se dressait une longue chaîne de collines granitiques ; à l'Ouest, coulait un de ces immenses fleuves qui sont les artères naturelles et la richesse du continent Américain.

On ne distinguait aucune habitation, nul vestige humain.

Le sol, siliceux, couvert de végétations malades, avait été dédaigné par le pionnier pressé de jouir.

Cependant, par cette nuit affreuse, bravant l'ouragan, un cavalier traversait ces terrains déserts. A la lueur des éclairs il cherchait à reconnaître son chemin ; mais ses efforts étaient inutiles, car il s'écria tout à coup en français :

— Damné pays !... nous voilà égarés !... Puis s'adressant à sa monture : — Pauvre Junon, dit-il, tu es ruisselante de sueur et d'eau et je ne puis te promettre un abri avant trois heures au moins. Diable de temps ! n'est-il pas vrai ?

On pense bien que Junon ne répondit pas. Pourtant elle ralentit son allure comme si les paroles de son maître l'avaient un peu découragée. Celui-ci lui fit quelques caresses, et la brave bête avait repris déjà son galop quand, soudain, elle fit un écart et s'arrêta court.

— Oh ! oh ! fit le cavalier. Qu'est cela ? Tu sens le danger, ma vieille camarade, mais que je meure si j'y vois goutte !

Il porta la main à sa ceinture et s'assura que son revolver, ce compagnon inséparable des habitants de l'Amérique, était prêt à tenir son rôle en cas d'alerte.

Un éclair plus intense que les précédents em-